

COMMENT JE SUIS DEVENUE
AU MONDE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Emilie Marot

Comment je suis devenue au monde

(sous-titre éventuel)

TABLE DES CHAPITRES

<i>prologue</i>	7
<i>figures obsédantes</i>	11
<i>mémoires obsédantes</i>	22
<i>figures obsédantes de l'angoisse</i>	32
<i>figures de l'errance</i>	41
<i>désirs d'ailleurs</i>	53
<i>écrire</i>	63
<i>épilogue</i>	74

J'ai été conçue dans l'amour la jeunesse le désir de liberté. J'ai été la catastrophe pour les uns, la planche de salut pour les autres. J'ai précipité l'histoire familiale, accéléré le temps, battu en brèche les conventions : j'ai déclenché les colères des grands-mères, j'ai marié mes parents, je les ai installés dans un HLM orange. Tout ça pas née encore. Tout ça juste en arrondissant le ventre de ma mère.

Je suis née. Je suis née au seuil de l'hiver. Je suis née un lendemain de solstice. J'aime penser que je suis née pendant la nuit polaire. Je suis sortie, non sans mal. J'étais bien sous la peau de ma mère, je crois. Je ne voulais pas sortir, en vérité. J'ai toujours aimé les bulles, les petits espaces. J'ai hiberné des nuits et des nuits.

J'ai ouvert les yeux. Et j'ai peu à peu décollé le monde de mes paupières.

J'ai dormi. Mangé. Dormi. Sourit. Dormi. Attendu qu'on vienne me chercher. Attendu parfois longtemps. J'ai écouté le silence. J'ai appris la solitude. J'ai eu peur. J'ai pleuré et crié sans doute. Puis je me suis tue. A force, j'ai attendu sans

crier. Sans faire de bruit. Être là. Attendre. Sourire à leur retour. Ne pas déranger. Laisser vivre. Etouffer le désir. Apprivoiser la peur. Être une enfant sage. Être une enfant qu'on n'entend pas. C'est pratique quand on s'aime, qu'on est jeunes, qu'on veut rester libres.

J'ai grandi. Bu mangé dormi aimé pleuré ri. Tout ça beaucoup. J'ai grandi. J'ai grandi dans le giron de la famille de l'école - la catholique mais pas trop juste assez pour. J'ai grandi sans dépasser. J'ai obéi. Je n'ai rien détraqué. J'ai voulu ce qu'on a voulu de moi. J'ai grandi dans le regard et les paroles et le désir des autres. J'ai grandi déportée de moi-même. J'ai grandi dans l'ombre de moi-même. Je ne me suis pas assez manifestée. Ca, je ne le savais pas encore et je l'ai compris bien plus tard.

J'ai aimé le chant des tourterelles, la douceur des soirs d'été, les vacances à la mer en juillet, les tartines de chocolat au goûter, la bibliothèque municipale, l'odeur des crêpes, la joue sur la couverture rêche dans le bruit, l'odeur et les vibrations du moteur qui faisaient trembler nos corps avec ma sœur les nuits de départ en vacances. Bientôt on quittait la ville et ses réverbères qui rayaient de lumière nos paupières. Il faisait noir. Le moteur ronronnait sous

ma joue et mon oreille. Je me rendormais. Que j'ai aimé ça.

J'ai marché. J'ai marché sur des routes bien tracées. J'ai circulé dans des territoires bien balisés. J'ai respecté les règles, les lois, les consignes, les codes. Je me suis limitée. Je me suis circonscrite. Je ne me suis pas aventurée. J'ai été encouragée félicitée pour ça. J'ai été fière de ça. J'ai été heureuse de ça. J'ai donc persévéré dans ça.

J'ai lu beaucoup et pas tant que ça. J'ai commencé à écrire et puis j'ai arrêté. Et puis j'ai repris. J'ai continué à lire, toujours pas assez. Mais assez pour. J'ai lu assez pour crever la bulle décaler déporter faire un pas de côté finir par m'aventurer oser risquer franchir sans jamais transgresser juste essayer. Non plus grandir mais agrandir. Elargir.

J'ai élargi l'espace. J'ai élargi les langues. J'ai élargi les frontières. J'ai élargi les classes sociales. J'ai élargi les désirs. J'ai élargi les visages. J'ai rayé Dieu. J'ai jeté la culpabilité aux orties. J'ai déporté les limites.

En élargissant, en m'élargissant, j'ai embrassé l'humain. Bu mangé dormi pleuré ri sa diversité. J'ai pris conscience de sa vulnérabilité de sa pré-

carité de sa faillibilité de sa force aussi. De sa
beauté. Je l'ai aimée et désirée. Je m'y sens bien.

Je n'ai longtemps pas été ce que je suis.

Je suis devenue au monde. Ce que je suis.

Habiter

1

Les dernières années de sa vie, ma grand-mère a habité une chambre dans un EPHAD à un étage sécurisé d'où il était impossible de sortir librement. Elle qui adorait sa petite maison et son jardin tout en longueur à flanc de côteaux, la Sèvre en contre-bas. Le meuble télé et la télé dessus. Un fauteuil. Un grand pêle-mêle et les photos de famille avec les noms écrits sous chacune d'elles. Voilà tout ce qui avait pu être apporté de la petite maison. Les dernières semaines, elle ne quittait plus sa chambre. Elle y dormait. Elle y mangeait. Elle y faisait sa toilette. En fait, son corps habitait cet espace d'une dizaine de mètres carrés. Mais son esprit lui habitait d'autres espaces, d'autres temps. Un espace et un temps où elle chantait et dansait *La Java bleue*, où elle jouait aux cartes, où son fils était encore vivant, où elle habitait encore sa petite maison qu'elle ne quittait que pour habiter

quinze jours en juillet avec ses deux petites-filles, sa sœur et sa mère, la maison rouge à la mer.

2

Être habité par ou devenir l'objet et non plus le sujet du verbe *habiter*. Et c'est nous alors qui devenons la demeure.

3

Habiter. Habitant. Habitante. Habitat. Habitable. Inhabitable. Habitable. Habitation. Habitation à Loyer Modéré (HLM). Inhabité. Co-habitation. Habité.

4

Je rêve d'habiter dans un Arbre-Maison, comme les Touim's de Claude Ponti. Entre ciel et terre. Sur les Falaises Bleues. Tout en haut, la chambre des étoiles. Tout en bas, entre les racines, les caves et les réserves de nourriture. Entre les deux : la grande bibliothèque et son lit à lire au chaud, la cuisine-salle à manger, la chambre des trapèzes avec plein de coussins au sol, la piscine, la chambre pour dormir avec beaucoup d'amis, la salle de la balanquette, la chambre noire pour dormir en plein jour, d'autres chambres encore, d'autres biblio-

thèques, des cheminées un peu partout pour avoir bien chaud l'hiver. (Claude Ponti, *Ma Vallée*)

5

Ils n'habitent plus leur corps abîmé. Ils habitent difficilement leur esprit en dérade. En vérité, ils ne savent plus où ils habitent et errent indécis, le regard vide ou affolé, dans les nuits de Basse-Terre. Un seuil de devanture pour seul asile. La rue pour seule demeure.

6

Existe-t-il des territoires absolument inhabités ?

7

Ecrire sur le verbe « habiter » et se dire que décidément il me faut lire *La Poétique de l'espace* de G. Bachelard, reprendre les notes de l'essai de Mona Chollet, *Chez Soi, une odyssée de l'espace domestique*, rouvrir Perec, *Espèce d'espaces*, se procurer Sereine Berlottier. Se constituer une bibliothèque de verbe « habiter ». Ce vendredi Patrick Bouchain est l'invité du Book Club. On déambule dans sa bibliothèque.

Le confinement nous a conduits à habiter nos maisons, au sens plein du verbe.

Inventaire des lieux que j'ai habités : le ventre de ma mère ; le HLM orange ; la maison à la petite grille noire, 1 rue du Guichet ; la grande maison à étages et ma chambre mauve tout en haut, 13 rue Gâte Bourse ; la chambre carrée toute sombre qui ne laissait pas voir le ciel au 1^{er} étage d'un grand immeuble bourgeois, rue de Verdun à Nantes ; la grande chambre, allée de Plantes à Rennes ; la toute petite chambre de bonne sans douche sans salle de bain, toilettes sur le palier à deux pas de la Maison de la Radio à Paris ; la chambre lumineuse avec cuisine et salle de bains commune dans un Plattenbau au sud de Léna en Allemagne ; la petite chambre de bonne au 7^{ème} étage sans ascenseur avec un carré de douche, à deux pas du Trocadéro et toujours pas si loin de la Maison de la Radio, à portée des toits de Paris et du ciel ; le bas-de-villa à Trois-Rivières ; l'appentis de jardin transformé en studio à la Regrettée ; l'appartement face à la plage de Grand Anse ; le haut de la maison de Vieux-Fort adossée à la forêt et à portée de mer ; la

grande maison en plein centre-ville de Basse-Terre, son jardin et ses avocatiers ; la maison au toit terrasse ; et la maison du Tout-Monde.

10

Inventaire des lieux que j'ai habités en nomade :
le camping-car de l'enfance ; la petite maison rouge au bord de la mer ; la chambre de ma grand-mère ; beaucoup plus tardivement les chambres d'hôtels ou d'auberges de jeunesse ou de gîte ; les séjours chez les ami.es.

Photos d'identité | Elles remplissent une fonction administrative et sont associées à des obligations pénibles. Je préfère les faire chez un photographe que les faire tirer par une machine. Depuis combien de temps est-il interdit de sourire sur les papiers officiels d'identité ?

Instagram | Porte ouverte sur le regard des autres

Pêle-mêle | C'est sur ce cadre rectangulaire aimanté suspendu au mur au-dessus du buffet que ma grand-mère maternelle accrochait les

photographies de ses enfants et surtout de ses petits-enfants. Seuls objets matériels tangibles de leur existence pour certains d'entre eux, à défaut de les voir physiquement. Le pêle-mêle l'a suivie dans sa petite chambre de l'EHPAD. Seule différence : ma mère a porté les prénoms sous les photographies...

Séries | J'aime photographier en série, à partir d'une même thématique, d'un même lieu, d'un même motif : Maison du Tout-Monde ; Tôles ; Rouille ; Ville-Feuille ; Le soir tombe ; La Pointe ; Mur mur ; Silhouettes ; Friche..

La photo retrouvée | C'est une photo en noir et blanc de mon grand-père paternel – elles sont rares – retrouvée dans une boîte ou une enveloppe par ma tante. C'est une partie de pêche : à gauche, serrées les unes contre les autres, ma grand-mère et deux de ses sœurs, Renée et Thérèse, un peu plus à droite, Henri, le mari de Thérèse et mon grand-père, béret sur la tête. Il semble détendu. J'aime son regard doux et son sourire. Il a l'air heureux.

Polaroïd | Du plus loin que je me souviens, sur une des places de Lima, contre quelques pe-

sos : on est tout petits, on nous reconnaît à peine... c'est ma photo préférée de ce voyage et c'est sans doute la moins réussie. Je trouve les photos prises avec un Polaroid très émouvantes comme surgies d'un passé lointain à l'aura sépia, qui font de nous des images-fantômes. Et puis toujours, cet émerveillement enfantin à voir apparaître lentement la photo, l'écran noir d'abord, et puis chez certains, ce geste de secouer la photo et la révélation progressive des formes...un précipité de développement photographique...un instantané photographique qui a le pouvoir de conférer au présent le poids des années et un avant-goût de la disparition.

Les photos d'inconnu.es | Une série de photographies achetées dans une brocante et la fiction peut naître. J'aime l'idée de faire surgir une vie inventée à partir d'un fragment de vie réelle. Et je pense au livre d'Isabelle Monnin, *Les gens dans l'enveloppe*.

Les photos volées | Quand je suis dans la rue, je n'ai jamais eu l'honnêteté et le courage de demander à celles et ceux que je prends en photographie leur autorisation. J'ai alors

l'impression de voler leur image, et peut-être un bout sinon de leur âme, du moins de leur vie...

Livres de photo | Willy Ronis, André Kertész, Raymond Depardon...J'aimerais un livre autour de Vivian Maier. Ils sont dans la bibliothèque. Je les consulte rarement en vérité. Je devrais. Ecrire me ramène à eux.

Vous n'allez pas me croire ! Il s'est présenté en claquettes et short à son épreuve orale de français...Si je l'avais vu entrer dans l'établissement dans cette tenue, je l'aurais renvoyé chez lui s'habiller correctement. Quand Mme R. saura ça, elle sera furieuse. Elle les a bien prévenus pourtant. Mais où va-t-on ? Que font les parents ? Je n'arrive pas à y croire...

Vous n'allez pas me croire ! Elle a quitté le foyer sans un mot. Comme ça. Elle n'est jamais revenue du travail. Depuis aucune nouvelle. Ça va bien faire deux mois. Le père est dévasté. Les enfants ont dû être confiés aux grands-parents. Si c'est pas malheureux...Mais quand même per-

sonne ne disparaît comme ça. Surtout de nos jours.

Vous n'allez pas me croire ! R. a gagné au loto ! Si, si ! On croit que ça n'arrive qu'aux autres et puis voilà que R. trouve les bons numéros. Leurs jours de naissance avec sa femme et ceux de ses enfants. Et en numéro chance, le 13 ! Incroyable, non ?

Vous n'allez pas me croire ! J'ai réussi à lui dire. Enfin ! Il en aura fallu des séances. Franchement, je ne pensais pas que j'allais y arriver. Et puis ça a jailli sans crier gare. Moi-même, je ne me reconnaissais plus. Hier soir, je lui ai donc dit les choses. Très calmement. Sans trembler. Il m'a écoutée. Il n'a rien répondu. Il ne m'a pas regardée. Alors je suis partie. Comme on avait dit. Je n'y croyais pas. Je n'y crois toujours pas.

Vous n'allez pas me croire ! Ma fille est admissible à Normale Sup. Ah ça non on n'y croyait pas. Elle non plus d'ailleurs. C'est d'ailleurs pour ça qu'on n'y croyait pas. Pour vous dire, elle avait commencé à travailler en 3x8 dans une entreprise d'emballage pour se faire de l'argent avant

de continuer ses études. Quand elle a appris ça en revenant de l'usine...

elle, abandonnée enfin dans le sommeil, un dernier sanglot en sursaut tout de même dans le corps qui se relâche, et bientôt, dans la nuit épaisse, opaque et grosse de silence, le ventre qui se soulève, et les doigts de la main, peu de temps avant crispés, phalanges blanchies serrant le froid des barreaux, maintenant desserrés ; lui, le corps traversé de spasmes, souffle régulier, bouche entrouverte, et elle de le regarder et de se dire que les soubresauts du corps sont ceux des rêves qui l'habitent et qu'ils se raconteront au réveil ; elle, allongée, sur le dos, mains presque jointes sur le drap fleuri, tout à fait immobile, telle une gisante, ces sculptures qu'il avait croisées dans les églises, et de se dire que le sommeil ressemble décidément à la mort, alors saisi par cette immobilité troublante, le geste qu'il a de palper doucement le corps, d'abord les mains, froides, mais plus haut dans les plis du cou, la chaleur du vivant, et si on s'approche, à l'orée des lèvres à peines ouvertes, le souffle ténu, et à ce contact de l'autre main, le sursaut des yeux qui s'ouvrent brusquement, et affolés, de

celle qui dort, la bouche qui s'ouvre dans la surprise du réveil et sourit face au visage connu, et puis à nouveau, les yeux fermés, la régularité du souffle et l'immobilité

Je ne suis jamais arrivée si tard à la maison rouge Les phares trouent la nuit comme s'ils me frayaient un passage dans le noir agrandissant sur le chemin les arbres aveuglant les fourrés éblouissant un crapaud ou un lapin en bord de fossé que j'imagine figés dans la lumière blanche La voiture serpente sur les routes de campagne englouties par la nuit et sur la ligne d'horizon des bouquets de feux d'artifice se relaient en panache de couleurs et ça me paraît si étrange de les voir fleurir silencieusement sans un bruit sans un son moi qui enfant me bouchais les oreilles et frisais le nez et les yeux avant les éclats ou bien après les éclairs les soirs d'orage Mais d'orage il n'en est pas question ce soir l'air est doux et le ciel étoilé et je me dis que c'est assez féérique cette arrivée de nuit avec les feux d'artifice le ciel étoilé et le tunnel de lumière végétale que creusent les phares sur la petite route goudronnée Et peu à peu surgit fantomatique le chapelet bien connu de petites maisons basses qui me dit que l'océan n'est pas loin que j'arrive mais la nuit et la couleur des phares ne permet-

tent pas de distinguer clairement ce que j'aime tant de jour le bleu des volets le rouge des toits de brique et le blanc ébloui de soleil des façades la nuit délave et noie et dissout les couleurs du jour La nuit me fait perdre mes repères trouble mes sensations dans la nuit le paysage n'a pas la même odeur le même parfum mais déjà le panneau d'entrée dans la ville les réverbères et l'effet stroboscopique de leur lumière orangée au passage de la voiture me serrent le ventre Le plan de la ville a changé il n'est plus tout à fait le même comme si la nuit bouleversait aussi mes repères spatiaux Ont surgi des couloirs de bus, des pistes cyclables, des zones piétonnières, des ronds-points de nouveaux lotissements le sens de circulation de certaines rues a été modifiée dont celle de la Parée devenue à sens unique vers la mer Au début de la rue je ne reconnais rien et puis dans toute cette étrangeté baignée de nuit et de réverbères et d'étoiles et lumières d'intérieur et de phares la petite barrière en bois le terrain d'herbes folles de sable et au fond tapie loin des lumières de la rue la maison rouge aux volets fermées

La maison rouge est toujours là. Au bout de la rue et après d'autres maisons bien alignées, comme alors, il y a la mer. Au bord de la rue et du trottoir, une grille que quelqu'un doit toujours aller ouvrir pour y faire entrer la voiture --qui peut-être comme alors n'en bougera plus le temps des vacances. Mais peut-être n'est-ce plus une maison de vacances... La maison rouge forme toujours un grand L habitable. A l'époque déjà de l'extension tu n'y venais plus en vacances. Et de toute façon tu n'aimais pas. Tu n'oses pas trop regarder. Il y a de monde. Une famille. Tu as l'impression que la petite terrasse est désormais fermée à l'abri des assauts de l'hiver et des jours de grain et de tempête. Tu préfères la maison cocon aux quatre vents. Des gens vaquent. Ce n'est plus la maison de Madelon, celle du mois de juillet où nous embarquait ma grand-mère pour deux semaines. Tu la regardes, elle t'échappe.

Au temps de l'enfance et de l'adolescence, la maison rouge, c'est simplement la petite branche du L : une petite terrasse carrée abritée mais ouverte sur deux côtés, à la merci de la pluie donc. Qui donne d'abord sur une petite cuisine sur le côté droit du carré. Puis sur une première

chambre où dorment l'arrière-grand-mère et la grand-tante, suivie en enfilade d'une deuxième chambre, où dorment dans le grand lit la grand-mère et la petite. La plus grande dort sur un lit de camp. Les toilettes sont dehors. Il faut contourner le L. Le terrain devant la petite maison est plutôt grand, lui –par rapport à la petite maison --, et l'isole finalement un peu des bruits de la rue. Sas bienvenu de touffes d'herbes irrégulières, de sable et de terre. Mais la petite maison rouge, du plus loin que je me souviens, ce sont aussi des éclats de rire, de jeux, de larmes et d'amours.

On est en juillet. Comme alors. La maison rouge est vide. Elle ne dort plus dans le lit de camp qui a disparu depuis mais dans le grand lit. Absolument seule dans le silence de la maison rouge. Le halo de la lune fait briller la poignée toute ronde en cuivre de la porte mitoyenne avec l'autre chambre. Elle ne dort pas dans la torpeur des nuits de juillet. La fenêtre est ouverte mais pas un brin d'air. Elle a soif du jardin. Alors elle se lève, tourne le rond de la poignée et son rayon de lune, ouvre la porte doucement comme s'il ne

fallait pas réveiller l'arrière-grand-mère et la grand-tante, et comprend sous le pied nu que quelque chose ne va pas. En lieu et place du carrelage, un seuil de porte et la sensation bien connue du linoleum. Elle reconnaît immédiatement non pas l'autre chambre de la maison rouge mais celle de la rue de l'église. Qui fut celle de son père enfant. Chambre de petites vacances aussi. Carrée. Pas très grande. Peu d'espace vacant. Occupée par un grand lit deux places au couvre-lit rouge. Elle reconnaît tout. A droite du lit, une table de nuit. A gauche, la grande armoire en bois avec la porte qui grince. Elle frissonne. Malgré la chaleur. Dans le prolongement de la table de nuit, en face d'elle donc, en lieu et place de la deuxième porte qui aurait dû s'ouvrir sur la petite terrasse abritée de la maison rouge, et sur le jardin, une grande fenêtre à travers laquelle elle devine dans le halo de la lune le parterre de gravillons gris entouré d'une barrière blanche, pas très haute. Tout est là. Intact. Elle croit même entendre l'heure sonner au clocher de l'église, comme alors quand les heures s'égrenaient les nuits sans sommeil.

Je n'ai que deux photos de toi (1) / (2). L'une est un portrait en noir et blanc que tu as dû faire chez un photographe (3). L'autre m'a été transmise par Thérèse, ta fille, ma tante (4). Cette photo m'est précieuse car elle te surprend dans la vie. Elle est trace de toi dans le vivant des jours (5). Je me dis qu'on est peut-être dimanche sur la photo. Pas d'usine aujourd'hui (6). Tu te détends. Vous êtes au bord de la rivière en contrebas du bourg. C'est une partie de pêche avec pique-nique sans doute (7). Vous êtes cinq sur la photo. A gauche, serrées les unes contre les autres, souriantes, tes deux belles-sœurs Madeleine et Thérèse (8), et ta femme, Marguerite (9). Un peu plus loin sur la droite, Jean, le mari de Thérèse et puis toi. C'est donc Marcel qui prend la photo. Ton autre beau-frère, le mari de Madeleine. C'est une sortie en famille, avec ta belle-famille. Tu es vêtu d'une chemise blanche et d'une veste dont tu as retroussé les manches, d'un pantalon épais (10). Il fait beau mais sans doute encore un peu frais. Tu as remonté ta jambe droite et ton bras gauche enserme ton genou. Tes mains se rejoignent. Ta posture est enveloppante. Tu portes

ton béret (11). J'aime de toi la douceur (12). De ton visage. De ton corps. De ton regard (13).

1. On sait si peu de chose de toi. Une figure absente dont on se souvient peu. Un fantôme. Une existence somme toute filiale. Un fils, un frère, un demi-frère, un père, et puis post-mortem un grand-père, un arrière-grand-père...Mais pour le reste, un homme de silences et de mémoires trouées. Tu as pourtant vécu ta vie d'enfant et d'adolescent, puis ta vie d'homme. Sans toi nous ne serions pas

2. Tu es né en 1915. Tu portes le prénom de ton père, tradition que tu te refuseras de perpétuer pour tes propres fils. Un père, c'est déjà lourd à porter, quand on tente d'exister.

3. Un portrait en noir et blanc. Tu es allé chez le photographe ce jour-là. Tu es très élégant. Vrai, on dirait un acteur de cinéma. Veste, chemise blanche, cravate. Front haut et dégagé. Tu as soigneusement peigné, lissé tes cheveux vers l'arrière. Mais ce qui frappe à bien te regarder, c'est l'ombre. Tu ne poses pas tout à fait de face. L'ombre te mange la partie gauche du visage. Seul un triangle de lumière sur ta pommette saillante en réchappe. En voie de disparition déjà. On voit à peine tes yeux. On les devine marron dans le creux des orbites sous les sourcils bruns légèrement froncés. Ton nez trace une frontière fine et régulière entre l'ombre et la lumière. Tes lèvres esquissent

un doux sourire. Un sourire qui donne envie de te connaître. Elle ne te mérite pas. Ce portrait, elle le posera parmi le bric-à-brac sur la commode. Et te voilà perdu, là encore, au milieu d'un tas d'objets, entre bonbonnière et sainte Vierge bénie à Lourdes.

4. Elle a peu de souvenirs de toi. Elle avait pourtant 17 ans quand tu es mort. Tu es celle des trois enfants qui a le plus vécu avec lui. Très récemment, avec son peu de te souvenirs elle m'a tout de même parlé de toi au téléphone. Et c'est peu de temps après je crois qu'elle m'a transmis cette photo. Numériquement. Une photo de photo.

5. Tu aimes l'odeur de pluie et de soleil sur la route chauffée à blanc après l'orage. Tu aimes les odeurs de terre les jours de labour. Tu aimes disparaître dans la fraîcheur des chemins creux les après-midis brûlants d'été. Tu aimes caresser le flanc des vaches, vie chaude et puissante à fleur de main.
(Fiction de toi.)

6. A quarante ans passés, tu trouves de l'embauche dans la ville voisine. Une usine de construction de bateaux cherche de la main d'œuvre. On y fabrique des bateaux à moteur et bientôt des voiliers. Tu seras ouvrier peintre. (D'après le récit de Thérèse).

7. Mais toi, ce que tu préfères, c'est ton petit jardin. C'est ta mère qui t'initie aux merveilles du jardin. Avec elle tu apprends à préparer la terre, à faire les semis, à planter, arroser. Parfois quand le travail de la ferme le permet, vous vous asseyez sur le petit banc de pierre sous le cerisier, tu

poses ta main sur son genou, et vous regardez les plantes pousser. Enfant, tu adores retourner la terre pour y dénicher les pommes de terre. Tu as l'impression de déterrer des trésors. Tu te surprends à parler aux plantes, à les encourager. Avec ta mère, tu guettes les pluies D'été, redoutes la grêle des giboulées de mars. C'est le jardin qui vous nourrit. Et l'idée de manger ton jardin t'enchanté. (Fiction de toi.)

8. En vérité, je ne reconnais pas deux visages sur la photographie. Soit c'est Jean qui prend la photo, le mari de Thérèse au milieu de ses deux sœurs. L'homme à côté de toi serait donc Henri et la troisième sœur Renée. Ou bien cet homme sur la photo serait Jean. Dans ce cas, le photographe serait Marcel et la troisième sœur Madeleine.

9. Ta femme tient à rester auprès de sa mère. Tu quittes donc ton village, la ferme familiale et tu t'installes dans un cœur de bourg, rue de l'Eglise. Ta femme est blanchisseuse. Ici, tu es paysan sans terre, alors tu trouves à t'employer dans une ferme des environs. Tu sais faire. Ton père est cultivateur. Le couple qui t'emploie t'aime bien. (D'après le récit de Thérèse).

10. Devant toi une bouteille de vin. - *Tu n'aimes pas quand les enfants partent en colonies de vacances ou chez les tantes de Nantes. Ils te manquent. Tu aimes qu'ils te racontent la mer et la ville à leur retour. En leur absence, tu passes un peu plus de temps dans le jardin avec grand-mère. Et avec les copains dans la fraîcheur de la cave. (Fiction de toi.)*

11. *Tu lèves la tête, soulèves légèrement ton béret, humes l'air. Il va pleuvoir ce soir. Tu souris. Pas besoin d'arroser le jardin. (Fiction de toi.)*

12. *Tu fais des ricochets sur l'eau verte et tremblante de la mare aux Fées. Ce jour-là ta pierre fait trois bonds sur l'eau avant de se poser sur un nénuphar. Tu souris. Tu y vois un présage de bonheur. (Fiction de toi.)*

13. Un jour, la tête te tourne. La peinture, les vernis, tu fais un malaise. Et tu t'effondres. Tu meurs, asphyxié. Tu as 49 ans. L'usine écrira une autre version, celle de la crise cardiaque. La famille ne saura jamais vraiment. L'usine confie une somme d'argent à la cure, de quoi nourrir les trois enfants pendant un an après ta mort. Piètre compensation. Le pécule est versé chaque mois à ta femme par le curé. Tu es enterré un 5 mars. Ce jour-là, ton dernier fils a 6 ans. (D'après le récit de Thérèse).

figures obsédantes de l'angoisse

Seule. C'est dans la nuit noire épaisse et le silence opaque qu'elle l'éprouve. Seule. Dans sa chair et ses oreilles et son visage et sa peau et son corps. Seule. C'est dans la nuit noire toute gorgée de silence qu'elle convoque la mémoire des battements de la peau. Seule. Qu'elle en appelle au souvenir du tout palpitant cotonneux et mouvant. Seule. Qu'elle tend les mains et tâtonne et tâte à l'aveugle la nuit épaisse pour palper le vide et le froid des barreaux. Seule. C'est dans l'épaisseur de l'absence qu'elle tente les pleurs pour briser et percer le silence opaque que rien ne vient assourdir dans la nuit noire épaisse et bientôt lourde de chagrin. Seule. Et c'est ainsi dans le berceau de l'absence et du vide qu'elle finit par s'endormir. Seule.

elle serait là assise sur une chaise, le regard légèrement baissé, dans le vide, aspiré par le vertige des ruminations intérieures, et les pouces tourneraient tourneraient tourneraient, l'un sur

l'autre aussi vite que les vieilles mains le permettent, ils tourneraient jusqu'au vertige eux aussi, tout contre l'immobilité du voilage de la porte-fenêtre qui donne sur le perron et sur la rue de l'église, le voilage serait lourd et pelucheux d'un blanc gris qui laisserait voir sans que l'on puisse voir de l'extérieur, à la manière d'une fenêtre sans tain, et à gauche de la porte-fenêtre, et du voilage, dans le coin, la télévision grise et son gros dos renflé qui tourne en boucle informations météo roue de la fortune motus et autres jeux télévisés séries françaises feuilletons américains *Maigret Maguy Dallas les Feux de l'amour* en boucle jour après jour semaine après semaine dans le vertige des pouces qui tournent et sur la table en formica blanc au centre de la grande pièce, un bras posé là, et au bout une main toute ridée et les doigts tapotant légèrement machinalement sur le formica, l'autre bras sur les cuisses et la blouse bleue, le bras, la main les doigts de l'arrière-grand-mère et son chignon gris, confite de silence face à la télévision, silhouette austère découpée sur le papier peint à fleurs jaunes, et dans l'autre coin, la grande armoire en bois où s'entassent les torchons, la vaisselle, les boîtes de médicaments et les playmobils et puis l'autre porte -fenêtre qui donne,

elle, sur l'arrière de la maison, vaste dalle de béton recouverte à moitié de cailloux gris en bord de venelle, et les pouces tourneraient, sur la commode la photographie en noir et blanc du grand-père, la bonbonnière et son lourd couvercle, la sainte vierge, dans le tournis des pouces, bénie à Lourdes, les boîtes de médicaments, et puis à gauche de la commode, un petit guéridon où trône le téléphone, et puis le fauteuil club en simili cuir bordeaux face à la télévision, téléphone fauteuil télévision objets derviches tourneurs de l'angoisse et les pouces tourneraient toujours, table en formica blanc arrière-grand-mère fleurs jaunes du papier peint commode guéridon fauteuil météo et les pouces de tourner de tourner et puis les mains finiraient par se défaire, l'une abandonnée sur les replis du ventre, l'autre écartant le voilage pour une échappée du regard sur la rue de l'église et les lèvres remueraient sans produire un seul son

Elle est ramassée sur elle-même, assise sur le canapé. Les bras enserrant les genoux. Le visage tour à tour enfoui, ou bien, regard fixe, vide, noyé, traversé d'affolements soudains. Un de-

dans inaccessible au dehors. Le corps est immobile, les dents serrées, le ventre noué, tendu vers une impossible fuite, englué dans l'angoisse. On aurait dit que le corps voulait prendre le moins de place possible. Disparaître, s'effacer.

En face d'elle, elle la regarde et peut sentir son angoisse par tous les pores de sa peau. Elle connaît cet état. Le corps et l'âme englués. Elle sait aussi l'impuissance, en face, de celui ou celle qui voudrait tant l'arracher à cet état. Car plus rien n'existe que les dents serrées et le ventre noué. Et l'épuisement qui suivrait. Elle esquisse un geste, se ravise. Attend. Le ventre noué, elle aussi. Le corps tendu vers.

Et puis en face, tout soudain, le corps secoué par les sanglots. Le corps jusqu'alors immobile abandonné tout entier au flot des larmes.

Alors elle se lève. Elle n'hésite plus. Elle est ce corps. Elles sont ces larmes. Elle s'assoit à côté d'elle sur le canapé. Elle prend si peu de place, se dit-elle. Et elle l'entoure de son propre corps à elle, elle lui caresse le dos, la nuque, les bras, tout ce que le corps offre encore à toucher, embrasser, caresser dans le chaos des sanglots. Elle ne sait pas combien de temps ça dure. Les larmes tarissent. Peu à peu. Elles ont quitté l'espace de la terrasse. Le corps s'abandonne. Elles ont quit-

té le temps de cet après-midi de juin. Le corps de l'une finit par s'abandonner dans le corps de l'autre. Corps bercés. Et on ne sait plus qui de l'une ou de l'autre berce l'une ou l'autre.

...chant lancinant des grenouilles dans la nuit qui tombe, tour à tour assourdi par le bruit des conversations, ou bien au contraire, chant vibrant pour les oreilles attentives et silencieuses décrochées des voix, spectatrices, ou encore perçant dans les ralentissements de la conversation, voire plus rarement, dans les interstices de silence, ces moments où, dit-on, les anges passent sans même froisser leurs ailes, et puis, entremêlés, superposés, fondus, la clarté des voix les éclats de rires le tintement des verres le raclement d'une chaise que l'on déplace sur le sol les bruits des corps, mastication des bouches, claquement de talons, toux pour éclaircir les gorges, froissement d'une robe, les conversations d'abord ténues, retenues, bruissantes à deux ou trois et puis progressivement leur grossissement, leur épaissement au fur et à mesure où elles se mêlent et s'entrecroisent noyant le murmure des paroles chuchotées de deux qui

glissent leurs mots confidentiels de bouche en bouche pour ne pas qu'ils s'échappent trop loin avant de reprendre le fil de la conversation commune, et au fur et à mesure que les heures passent, que les verres tintent, une voix plus haute que l'autre, des éclats de rire plus sonores dans la nuit du quartier, soudain suspendus par des cris dans la maison plus bas, des mots hurlés plus hauts que les autres, des pleurs qui suspendent un bref instant toutes les bouches et toutes les oreilles soudain sur le qui-vive, jusqu'à ce que la conversation reprenne car la vie continue après tout, et puis la musique de surgir et d'envelopper les voix, d'enrober les récits et anecdotes, et puis toi dans tous ces bruits et ces voix, toi dans ce qui devient pour toi un seul bruit de fond ambiant assourdi, toi toute entière, bientôt, malgré tes efforts pour t'accrocher à cette voix-là, à cette mélodie, toi bientôt enfermée dans ton vacarme intérieur, dans tes voix qui s'entrechoquent en toi face à ces bouches qui s'ouvrent et se ferment, tentent de te raccrocher mais il est déjà trop tard, conversations, musique, chant des grenouilles sombrent, brouhaha lointain, dans le tumulte de tes pensées...

C'est un soir du mois de juin que j'ai décidé de prendre le chemin opposé, le chemin opposé de la maison, ce soir-là et, à partir de ce soir-là, les autres soirs, j'ai décidé de ne pas rentrer chez moi,

sans l'avoir même prémédité à un quelconque moment avant ce soir de juin, juste là, ce soir de juin donc, en me garant devant chez moi, j'ai décidé de faire demi-tour, de redémarrer et de partir dans le sens opposé pour ne plus revenir,

certains diraient sur un coup de tête, je dirais plutôt sur une impulsion du corps, oui, là, devant chez moi, devant les lumières allumées de la galerie et de la cuisine, sans ombre, sans silhouette visibles, mon corps a tout bonnement refusé de faire les gestes répétés, quotidiens, garer la voiture, éteindre le contact, sortir les quelques courses du jour, le sac à main, fermer la portière, verrouiller les portes et franchir les quelques marches qui mènent à la galerie, car pour cela, il aurait fallu que les mains, le buste, les jambes, les pieds le veuillent,

la tête quant à elle, inapte, comme engluée dans la gangue du quotidien, désolidarisée du

corps, absente au corps, morceau du corps à côté du corps, plus même capable de savoir quoi faire, quoi dire, quoi penser, juste capable de regarder le corps partir dans l'autre sens, comme lorsque l'on s'assoit dans la marche inverse du train et que l'on regarde ce que l'on quitte, le point de départ en face,

quand le corps, lui, ne se retourne pas, ne regarde pas en arrière et jette le tout en avant,

alors oui ce soir-là c'est le corps qui a refusé de rentrer chez moi, de retrouver mon mari et mes deux enfants de six et quinze ans, c'est mon corps qui a redémarré, fait demi-tour et qui est parti avec la tête et les courses dans l'exact sens opposé,

qui a roulé, roulé, roulé, dans l'exact sens opposé donc et, à force de rouler rouler rouler le corps a fini par buter contre la mer, le corps a eu encore la force d'éteindre le moteur, d'éteindre les phares, et c'est seulement, là, dans l'exact sens opposé, dans la nuit opaque sans étoiles ni lune, sous la faible lumière d'un réverbère, c'est seulement là que la femme que j'étais alors a explosé en mille morceaux,

tête et corps confondus explosés

une femme morcelée, voilà ce que j'étais face à
la mer, noyée dans les larmes qui ne s'arrêtaient
plus de couler,

oui, alors, ce soir de juin, je n'étais plus qu'une
femme-larme morcelée

figures de l'errance

la femme aux mots empêchés

...les mots roulent dans ma tête roulent de ma tête à ma bouche mais le soleil cuit le soleil me cuit et le corps bout et les mots et mes lèvres et mes bras et mes jambes trébuchent sur le pavé à force de chercher l'ombre et un visage, c'est la faute au soleil, c'est lui qui fait trébucher mon corps, qui fait fondre les mots au fond de ma gorge avant d'arriver à mes lèvres justes bonnes à faire le poisson oui mes lèvres comme les poissons de Denis dans le fond de la barque bouches ouvertes yeux écarquillés cuits dans le soleil tout cuit le soleil qui fait pousser les fleurs sur ma robe et ça je peux pas lui en vouloir au soleil, non je peux pas lui en vouloir de faire pousser les fleurs, Denis, il aime les fleurs alors je peux vraiment pas lui en vouloir au soleil, mais là le ciel est trop bleu et la mer et la lumière cuisent mes lèvres, et le soleil cuit et mon corps et mes bras et mes jambes alors le corps et les mots roulent pour accrocher l'ombre plus vite et saisir un visage au passage, mais les visages passent, alors

je lance mon regard en rond comme le harpon de Denis et j'essaie de faire sortir les mots par les yeux de toutes mes forces que ça me ferait presque pleurer mais rien n'y fait et les visages passent et les pensées que j'ai dans la tête roulent en sons et cris et les mots restent coincés derrière le front et les joues et sortent informes jetés là juste bons à friper les visages, sauf celui de Denis là-bas sur le banc dans l'ombre et les arbres et je lui jette ma bouche vide de mots et mon regard et les fleurs rose de ma robe, et quand je fais ça, ça fait toujours sourire Denis...

Alain dans le petit matin

... c'est jalousie, c'est jalousie, alors il a fui l'air grillé, il a dévalé les rues dans l'aube avec son regard affolé, c'est pas lui, c'est pas lui, c'est jalousie, c'est jalousie... En bas de la ville, le Front de mer. Dans le petit matin rose ou bleu pâle, quelques sportifs longent la barrière rocheuse qui le protège de la mer et des vagues... il veut happer les regards, voudrait expliquer l'air grillé, le goût de cendre dans la bouche, le royaume dévasté, mais sur le front de mer, personne ne fait attention à lui... Dans l'aube, la mer ne scintille pas encore, quelques âmes errantes, la démarche

parfois titubante, le regard vitreux ou brillant, le corps en dérade, échappées du centre-ville après une nuit de sommeil dans les rues ... elles passent, les âmes, il les connaît bien, elles passent devant lui, elles rient, elles savent, c'est jalousie, c'est jalousie...Un matin de 8 mai, l'installation de barnums, restrictions de la circulation, tapis rouges et gradins en préparation d'un défilé militaire sous l'œil d'officiels tirés à quatre épingles... Déjà, il rôde...Peu de monde à midi et en début d'après-midi. Le soleil cuit. Le revêtement réverbère une chaleur souvent intenable... Les yeux s'affolent, la tête s'agite, l'air est grillé, le bord de mer brûle, le royaume est dévasté, on dira que c'est lui...On se réfugie alors sous les arbres près du kiosque. Ils forment comme une petite esplanade ovale, le sol est très inégal, quelques bancs tout autour, pas tous en bon état. Des lycéens y mangent ou discutent, s'y retrouvent en attendant le bus. Ils ne prêtent pas attention à lui. La petite dame du Carmel s'y assoit de temps en temps sur ces bancs, digne, droite, le regard plutôt posé pour une fois, et qui s'anime tout soudain quand elle aperçoit un visage connu. Elle happe son visage mais il sait qu'il n'a rien à attendre d'elle, ni des autres. Et puis des solitudes, regard dans le vide, mains et

bras ballants, ou bien plongé sur le smartphone, ou bien encore vers la mer dans le bruit de la circulation. Rien à attendre d'eux alors il rôde. A droite de ce vaste espace ombragé, le kiosque à musique, transformé en agora militante un jour de mobilisation contre la réforme des retraites ou bien réhabilité un soir de fête pour accueillir un orchestre de salsa, retrouvant pour l'occasion sa vocation première, et face à l'orchestre sur le front de mer, la foule des spectateurs qui regardent, qui le regardent et murmurent que c'est lui, mais c'est jalousie, boivent une bière, discutent par petits groupes, murmurent, le regardent et continuent de murmurer, dansent en couple, la foule heureuse dans la nuit des réverbères, et dont les corps pour certains chaloupent en rythme. Pour un peu on se croirait à La Havane sur le Malecon. Et lui, dans tout ça, sur le bord, dans le feu de son royaume dévasté avec son regard affolé, ses gestes fous et son goût de cendres dans la bouche. En journée, le kiosque est souvent vide. Quelques enfants y jouent parfois. Il rôde. Assis sur les marches, un jeune homme y roule un joint. Il rôde. Tout près du kiosque à musique, la statue en bronze de Gerty Archimède, assise sur une large pierre, un livre ouvert sur les genoux. Il rôde. Féministe, com-

muniste, anticolonialiste, elle est la première femme inscrite au barreau de la Guadeloupe en 1939, et devient ainsi la première femme avocate des Antilles françaises. Il rôde. Ils sont nombreux à venir s'asseoir sur ses genoux ou sur la pierre, ou bien à ses côtés, posant pour la photo, touristes guides à la main, ou simple curieux. Il rôde. Un groupe d'enfants et leur maitresse écoutent les explications d'une guide-conférencière. Certains soupirent sous leur casquette : ils ont chaud. D'autres retiennent que c'est exprès si elle tourne la tête vers le tribunal et pas vers la mer, ils le raconteront le soir à leurs parents. Gerty Archimède veille sur le front de mer. Il rôde. Des enfants se poursuivent et courent autour d'elle, d'autres passent devant sans y prêter attention. Peu importe. Elle est là et elle veille. Il rôde. A gauche de l'esplanade ombragée, quatre ou cinq camions et le bruit des groupes électrogènes, quelques tables devant et du monde qui attend patiemment. Il les regarde, on se rit de lui, on dira de lui qu'il ne fallait pas, non il ne fallait pas quitter son royaume, le laisser aux jaloux du quartier. Certains sont déjà attablés pour manger, d'autres repartent, agoulous et bokits en main, pour s'installer sur les bancs du front de mer ou les grosses roches de la digue d'où sur-

gissent parfois des chats craintifs et affamés. Il ne fallait pas. La nuit sur le fauteuil défoncé de la plage des pêcheurs. Il s'y était endormi embrumé d'herbe face au reflet de lune. Il avait vu un poisson-volant traverser l'horizon. Son esprit avait divagué dans la demi-somnolence. Il est arrivé dans le petit matin. Il a tout de suite senti dans l'air que quelque chose ne tournait pas rond. L'air était grillé. Et pendant tout ce temps, le va-et-vient incessant des coureurs, marcheurs, trottinettes, vélos d'enfant, rollers, poussettes, qui arrachent le front de mer à l'immobilité des roches de la digue. Lui donnent le vertige. Comment le monde fait-il pour continuer de tourner quand son royaume est dévasté ? Pour les autres, le front de mer a le pouvoir de les soustraire au temps réel, les décroche de leur rythme quotidien : il fait ralentir le pas, on y flâne volontiers le week-end ou après le travail, on cesse toute activité, on s'y retrouve après le spectacle ou le film, on y discute, on s'y donne rendez-vous, certains y écrivent, d'autres rêvent en regardant un bateau passer ou le soleil se coucher derrière la ligne d'horizon. Il rôde, le regard affolé le goût de cendres dans la bouche, le corps traversé de mouvements incontrôlables, traversé de flammes qui le lèchent et se rient de lui. Il vou-

drait crier. S'est frayé de matin un passage en enjambant la grille abattue et rougie de rouille. S'est accroupi dans le vrac de tôle et d'acier. Au pied de la statue de Saint-Antoine. S'est pris la tête dans les mains. A longuement pleuré. Le corps secoué. Le ciel a bleui pâle. On dira que c'est de sa faute. Mais tout ça c'est jalousie. Il a dormi sur le fauteuil de la plage des pêcheurs. On dira que c'est de sa faute. Mais tout ça s'est jalousie. Son royaume. Dévasté. Depuis, il rôde. Paroles débitées en chapelet de mots sans suite. Il rôde dans le petit matin renifle la cendre soulève les tôles comme s'il cherchait quelque chose. Il se penche et ramasse une feuille, une page de dictionnaire aux bords roussis. Il s'arrête baisse les bras. Deux larmes coulent sur sa joue et tracent un sillon sur le visage barbouillé de poussière grise et rouge. Dans sa bouche, un goût de cendre. Partout avec lui désormais ce goût de cendres et l'air grillé. Sur le Front de mer, les jours de gros temps, les vagues submergent parfois la digue en gerbes blanches et mousseuses, drainant des roches dans un paquet d'écume et de sable, plient les réverbères blancs, malmènent les palmiers, éventrent les sols sous l'œil impuissant des riverains et de leur smartphone. Il n'y a

alors personne sur le Front de mer, fermé le lendemain à la circulation. Sauf lui, qui rôde.

Dans la bouche un goût de cendre

Je m'appelle Alain et je suis mort dans la nuit du 29 juin 2023 dans l'incendie de mon royaume. Pour être plus précis – et vous aurez peut-être du mal à y croire mais c'est pourtant aussi vrai que Saint-Antoine de Padoue encore debout dans la dévastation - c'est mon âme qui est morte cette nuit-là. Et c'est mon corps qui au petit matin a découvert mon âme morte. Mon corps s'est décroché ce soir-là – et bien lui en a pris –, comme il peut lui arriver quand je fume trop d'herbe. Pendant que mon âme brûlait, mon corps passait la nuit sur le fauteuil défoncé de la plage des pêcheurs face au reflet de lune traversé de poissons-volants – mais là encore vous n'allez pas me croire et vous allez dire que je délire. Mais je le dis – aussi vrai que cette page de dictionnaire roussie que je tiens au fond de ma poche - mon corps divaguait. Mon âme brûlait. C'est l'air grillé dans l'air du petit matin qui a fait penser à mon corps que quelque chose ne tournait pas rond. Et le goût de cendres dans la bouche. Mon corps est arrivé devant la dévasta-

tion. S'est figé net. Tout ce que je vous raconte, là c'est mon corps qui a vu. Senti. Mon corps a donc monté les quelques marches donnant accès à la dalle. A saisi le miroir avec les deux mains. L'a brandi à bout de bras. A fait un tour sur lui-même. A vu son reflet dans le paysage dévasté – et c'est là que lentement mon corps a compris que mon âme était morte. A reposé le miroir contre le cadre en béton noirci de suie. S'est frayé un passage en enjambant la grille abattue et rougie de rouille. S'est accroupi dans le vrac de tôle et d'acier. Au pied de la statue de Saint-Antoine. S'est pris la tête dans les mains. A longuement pleuré, tout secoué de sanglots. Il a pleuré la dévastation. Le ciel a bleui pâle. Et j'ai pensé. On dira que c'est de ma faute. Mais tout ça c'est jalousie. C'est pas de ma faute. J'ai dormi sur le fauteuil de la plage des pêcheurs. On dira que c'est de ma faute. Mais tout ça c'est jalousie. Alors depuis, je rôde. Mon corps rôde, orphelin d'âme. Il renifle la cendre soulève les tôles à la recherche de son âme. Je me penche et ramasse une feuille, une page de dictionnaire aux bords roussis. Je m'arrête baisse les bras – quand je dis je c'est mon corps orphelin d'âme qui vous parle. Les sanglots ont cessé. Deux larmes coulent sur ma joue et tracent un sillon sur mon visage bar-

bouillé de poussière grise et rouge. Dans ma bouche, un goût de cendre.

Sous les pas d'Alain

Sous le pied ville à terre tête rivée dans l'air grillé avec le goût de cendre. Sous le pied ville à terre tête vissée dans l'errance pour river les pensées. Et le pied avale les sols tête rivée tête vissée : losange ocre tomlette blanc gris trottoir bitumé gris clair gris blanc gris foncé taché usé frotté traces des pas sur le sol pluies soleil blanc gris clair gris trottoir tomlettes ocres trottoir gris tomlettes carrées losange ocre deux verticales bitume gris blanc taché usé herbes folles bouche d'égout aspérité rugosité bitume gris ocre vert gris bande jaune effacée fatiguée aspérité damier dalles de béton sol gravillonné grené grenu granuleux râpeux dalles instables descellées pluies anciennes en flaques bande jaune discontinue bouche d'égout bandes verticales tomlettes sol sol sol noirci sol fané sol usé de pas frottements pluies soleil sol sol soleil soleil cuit bitume gris lisse réverbère bitume gris foncé route traces noires de pneus bouche d'égout marquages blancs bitume crevé touffes d'herbes herbes vives herbes vertes herbes folles racines

et le béton crevé et la tête vissée et l'air grillé et le goût de cendre et la ville à terre et le royaume dévasté.

Elle sur un banc

Elle est assise sur son banc. Toujours le même. A l'ombre des arbres. Elle y est bien quand il fait chaud. Et puis elle aime sentir les racines sous le béton renflé et fissuré. Elle est arrivée très tôt pour profiter de la fraîcheur matinale, et parce que Denis lui a dit qu'il allait peut-être venir. En attendant, elle croise ses mains sur sa robe fleurie et regarde. A l'affût des visages, prête à les harponner avec son grand sourire et ses grands yeux. Mais aujourd'hui, elle sent bien que c'est différent, que quelque chose d'inhabituel se prépare. A partir du rond-point, la route du Front de mer est fermée à la circulation. A la place, de grands barnums. Des gradins. Des hommes en tenue militaire. Avec des médailles. Des gens bien habillés. Un tapis rouge sur le bitume. Elle sent bien qu'on fête quelque chose, elle essaie de se souvenir mais elle ne sait plus quel jour on est. Elle demandera à Denis. Denis, il sait beaucoup de choses. Elle tourne la tête et ouvre grand ses yeux, croit reconnaître un visage alors elle tend

une main et sourit largement mais les joggeurs ne font pas attention. Ils jettent tout de même un coup d'œil eux aussi sur les préparatifs, heureux surtout de courir sans le bruit et l'odeur de la circulation. Certains s'arrêtent un temps, regardent et puis repartent. Dans l'air, des bruits de voix dans le micro. Elle se demande si quelqu'un va chanter. Elle se souvient de ce moment très spécial sous le kiosque à musique, plein de musiciens, une femme magnifique dans une robe rouge qui chantait avec un large sourire, et la foule, cette profusion de visages et Denis avec qui, sous les arbres, elle a dansé. Des bruits de micros, et soudain ça hurle aigu dans ses oreilles. Elle ferme les yeux et bouche ses oreilles. C'est comme ça que Denis la retrouve. Recroquevillée, aveugle et sourde au Front de mer.

Tu m'écoutes ?... trois petits mots et une question et vous voilà pris la main dans le sac, rappelé à l'ordre, sommé de revenir à l'ici et maintenant, arraché à votre divagation, harponné...Tu m'écoutes ?...léger sursaut du corps...imperceptible affolement du regard qui tente de se raccrocher au visage qui attend...silence...Est-ce que je t'écoute ?... A vrai dire...maintenant que tu le dis...je crois bien que...non...oui...enfin...pas vraiment...c'est vrai...est-ce que je t'écoute ? Vaguement quand même si...d'une certaine façon oui, si, je suis bien à l'écoute mais oui, je te le concède, pas comme tu le voudrais...Tu m'entends tu ne m'écoutes pas...si si vraiment, je suis à l'écoute mais mon écoute a... glissé, oui glissé... de tes mots à la mélodie de tes mots...à leur rythme...leur façon d'emplir la pièce, de se déployer dans l'espace...j'écoute ton effort pour me mettre au courant...pour m'intéresser à ce qui t'est arrivé...car...oui...j'ai cru comprendre...à tes intonations fermes...à tes prises à parti...non, mais tu te rends compte...oui...j'ai cru com-

prendre que tu voulais que je comprenne bien que...et puis un mot peut-être ou un bout de ciel par la fenêtre ou le chant d'un oiseau sur la terrasse un coup de vent...un geste du quotidien ...une pensée sauvage...une herbe folle... que sais-je ...m'a décrochée de tes mots...de ce qu'ils racontent...pas de leur forme, non...je les vois encore arrondir ta bouche...déformer ton visage...ouvrir tes yeux et lever tes bras...je vois bien que la chose est d'importance aux replis d'indignation sur ton visage...quelques mots surnagent tout de même et me font acquiescer de temps en temps silencieusement...je sens bien qu'il faut réagir...alors je réagis...mais je m'en rends compte maintenant, à contre-temps et ça te fait friser le visage...ça te contrarie...alors...la question... tu m'écoutes ?...non...c'est vrai...pas vraiment...en fait... je ne t'écoute plus...

Le marque-page est posé là sur mon bureau. Je le prends entre mes doigts, délicat fragile lumineux je me dis. Et puis j'ai reposé le marque-page sur le bois ocre veiné de mon bureau et j'ai creusé sa lumière. Le marque-page, tu me l'as donné

de main à main, un après-midi de lumière brûlante et de moiteur et de mer scintillante. Je l'ai tout de suite reconnu. Tu l'avais photographié pendant un transit à l'aéroport et tu m'avais envoyé la photo. Tu l'avais rapporté du Japon. J'ai oublié son histoire. Peut-être ne me l'as-tu pas racontée. Je ne sais plus. Je l'ai glissé au hasard entre les pages 78 et 79 de *L'Iguane*. Tu venais de finir le roman que je t'avais prêté. Je l'ai donc glissé au hasard dans le ventre du livre. Et sans le savoir, en cet après-midi de lumière brûlante et de moiteur et de mer scintillante, entre les pages 78 et 78, j'ai glissé le marque-page dans le ventre de la grotte de Luc *tapissée de sable, imprégnée de lumière et de couleurs*, le plafond entièrement peint d'une vaste fresque marine. Maintenant, le marque-page est donc posé sur mon bureau à côté du roman de Denis Thériault ouvert à l'envers sur les pages 78 et 79, le marque-page est posé là sur le bois veiné, gros encore du grain de ta peau et je me dis en ouvrant le livre et en relisant les pages je me dis qu'il pourrait être un bout détaché de la fresque de Luc. C'est un mince rectangle imprégné de lumière et de couleurs lui aussi, comme la fresque de Luc, je me dis, un mince rectangle échappé d'un monde marin, de près de treize centimètres de longueur et de trois centi-

mètres et demi de largeur avec des motifs bleus et jaunes que l'on dirait peints ou coloriés : petits carrés gris bordés de bleu, bouts d'étoile ou de sable jaune, bleu de la mer et un poisson dessiné de façon enfantine bordé de rouge et colorié de bleu à l'intérieur. Au dos une écriture japonaise. Indéchiffrable. En noir et blanc. Quand j'ai pris le marque page dans les mains gros encore du grain de la peau de tes mains, de la peau de tes doigts, ce qui m'a tout de suite frappée, c'est sa légèreté, sa fragilité, entre nos mains. Il est finement cartonné et paraît vulnérable entre mes doigts. En son milieu, des pointillés découpables. Il s'était détaché en deux déjà. C'est pourquoi. Tu m'as donné la moitié. Ma moitié pourrait encore se séparer. Mais je n'y tiens pas. Deux moitiés suffisent. Toi et moi. Quand tu as fait le geste de me donner le marque-page et l'objet rompu, séparé en deux à force d'être glissé dans les livres et de parcourir la terre, j'ai tout de suite pensé au mot *symbole*. Cet objet qui permet de ne pas corner les pages, de soulager la mémoire, d'éviter de passer un temps précieux à retrouver la page perdue, cet aide-mémoire, ce pense-bête, ce bout de papier finement cartonné devenait par ton geste un symbole. Et j'ai rouvert le dictionnaire. À l'origine, en son étymologie (σ υ μ-β α' λ-λ ε ι

v), le symbole est un objet coupé en deux dont deux personnes conservaient chacune la moitié voire dont les parties réunies à la suite d'une quête permettent aux détenteurs de se reconnaître. Un signe de reconnaissance en somme. Et dès que tu me l'as donné de main à main, de grain de peau à grain de peau, dès que tu m'as donné en cadeau le marque-page, je savais que cet objet ferait partie de ces objets qui comptent. Cet objet me relie aux livres, me relie à toi, me relie à tes voyages, me relie à mon désir d'élargissement. Une sorte d'objet magique. Un talisman. Comme l'iguane de Luc.

J'ai presque tout oublié de l'histoire de Cuzco. Surnagent des impressions, des couleurs, des matières, des perspectives, des visages, des bouts de rue. D'avion Cuzco offre une large surface de toits ocres ville à portée de ciel bleu aérienne et minérale nichée au creux des hautes montagnes de la cordillère dont elle grignote les flancs. Ville née de la pierre et du ciel. Grandes blocs de granit petites rues qui serpentent blanches et poussiéreuses visage de femme fatiguée au marché toits de tuile rouge thé de muña

contre la fièvre souffle court. A Cuzco le corps apprend la patience des pierres.

Laborie. C'est en voiture que nous y arrivons par routes sinueuses escarpées parfois. Voyager c'est inverser voire renverser les perspectives. Déshabituer le regard. Volant à droite, il faut trouver de nouveaux repères. Envisager le monde autour de soi autrement. Se soustraire aux automatismes. Déverrouiller les habitudes. Laborie. Village de pêcheurs. Petits fanions décolorés au vent. On y fait la connaissance de Hilton. Comme les hôtels. Mais bien plus avenant. On promet de revenir. Petite place centrale avec bancs colorés. Maisons colorées. Parfois de brique et de broc. Filets. Nasses. Atmosphère chaleureuse. Un monsieur fait sa sieste affalée sur une chaise de plastique blanc, que vient réveiller sa femme surgie de quatre bouts de tôle. On aime tout de suite Laborie. On s'y sent bien. On longe la plage de pêcheurs puis on remonte le long d'un espace de prairie qui fait office de stade. Cabris. Déambulation goudronnée entre deux rangées de maisons, cases jusqu'à se poser autour de trois « chicken fries » deux pitons et une bouteille d'eau. Reggae. On est bien à Laborie. Manger des plats qu'on ne mangerait jamais chez

soi. Déshabituer le goût. Sortir de ses ornières. Faire des expériences. Rencontrer surtout. Et on y revient donc. On mange dans le restaurant d'un ami d'Hilton, les pieds, le saut et la pelle dans le sable. C'est bon mais que c'est bon. Être posée juste là. Un menu déplacement juste pour suivre l'ombre du cocotier. C'est tout. Savourer. La lumière, la chaleur, l'eau, le retour des pêcheurs qui hissent la barque sur la plage, le petit rhum et le wrap à la langouste. Décidément on est bien à Laborie.

Qu'éitions-nous venus chercher à Ushuaïa ? Une terre déserte du bout du monde au climat antarctique couverte de pics acérés et d'une neige épaisse, balayée par des vents qui ne laisseraient rien pousser. Ushuaïa n'est autre qu'une ville bien dodue, port dynamique fréquenté, zone franche à l'industrie qui périclite mais au commerce florissant, sur fond de tourisme en expansion et d'urbanisme galopant, le tout sub-antarctique, pas si glacial, pas si venteux, montagneux mais assez hospitalier pour hêtres et sapins au fond de vallées peuplées d'autres aussi que castors. Evidemment on n'y parvient pas si facilement. La route est mauvaise et passe deux frontières peu souples chèrement débattues

entre Argentine et Chili. Il faut compter douze heures de bus de Rio Gallegos, donc vingt-deux heures de Caleta Olivia - ville de pétrole, capitaux et concessions états-uniens, montagnes sacrées indiennes aujourd'hui couvertes d'antennes et derricks-. On a roulé longtemps sur le plat pays qui s'étire de part et d'autre du détroit de Magellan. La Patagonie quittée sur le papier et par des eaux traversées à la barge, semblait se poursuivre en Terre de Feu. Puis tourbe et montagne sont apparues et ont cassé la droite caillouteuse que suivait le chauffeur depuis presque l'aube. Bientôt recouverte d'une neige habituelle, la piste plus douce devint aussi plus glissante. Nous voici dans le mythe, sous une lumière lunaire filtrée par des flocons qui ne cessaient de couvrir la cité endormie et d'en lisser les défauts gris. On ne voit qu'à peine les paquebots qui déchargent leur cargaison d'Europe sans repos sans répit, le béton et l'acier qui troublent l'horizon de ces charmantes maisons aux tôles ondulées et aux formes de château de bateau à l'envers, le chantier de la baie qui recule ses rives pour gagner du terrain à vendre à construire. Non tout est beau, tout est magie, avant l'hôtel et le lit. *(Cette dernière écriture de ville n'est pas de moi, mais de P. C., extraite d'un carnet de voyage à deux mains.*

J'ai eu besoin d'aide ce soir, d'un petit joker pour arriver aux trois villes. Je m'essouffle. J'avais envie d'écrire Ushuaïa et puis je suis retombée sur ce carnet. Alors je me permets de retranscrire le passage avec quelques coupes car j'aime beaucoup ce texte.)

Alger, 14 mars 1936

Ce matin, il m'a invitée à boire un café en terrasse. C'est la troisième fois que je le croisais sur les quais. Je ne loge pas très loin chez une amie. J'adore flâner dans le port d'Alger. Les tonneaux, les navires, les travailleurs. Toute une activité qui m'arrache à ma solitude et attise mon désir d'ailleurs. Ce matin, des acrobates animaient le port, détournant le regard des dockers, débardeurs et autres journaliers qui s'affairent comme chaque jour sur les quais, accrochant un sourire sur les visages. Il était là, comme les deux autres matins. Il souriait, de temps en temps levait la tête, fermait les yeux, comme pour se gorger du soleil froid et bleu. L'hiver était encore là mais l'atmosphère était douce. Il me dirait plus tard avec une grande mélancolie que ce serait le der-

nier hiver qu'il allait passer à Alger. Quand je l'ai croisé pour la première fois il y a deux jours, je l'ai tout de suite reconnu. Cigarette au coin de la bouche en veste et cravate, et un grand manteau col relevé. La semaine dernière, mon amie m'avait emmenée voir une pièce au Théâtre du travail. Ce visage, je ne l'aurais oublié pour rien au monde... C'est moi qui l'ai abordé, maladroite et intimidée mais depuis quelques temps, j'avais décidé de suivre mon désir. *Vous venez souvent, ici ?* Et on a échangé dans l'activité du port. Des banalités. Et puis il a levé à nouveau la tête vers le soleil, il a fermé les yeux, il a soupiré. *J'aime le soleil sur les quais, cet hiver unique, ce froid bleu.* On s'est tus et on est restés comme ça sur le quai, adossés aux collines et aux maisons blanches sous le soleil délicat comme il disait. Et puis il m'a proposée de boire un café. L'air était doux. Il s'est animé. Je le regardais. J'aimais sa ferveur. Il m'a raconté le Théâtre du travail et je lui ai confié mes désirs d'ailleurs.

Ombres portées des volets de bois jaune cuivré sur les murs blancs du bureau. La lumière est douce, jaune orangé et le ciel tout rose chargé de gros nuages mauves. Il a plu aujourd'hui. Les ciels sont beaux les soirs d'après la pluie. Le jardin rosit puis grise à mesure que le soir tombe. Les couleurs se fanent au fur et à mesure que la lumière faiblit. Dans la maison baignée de lumière mordorée, les ombres s'allongent. Les contrastes s'estompent. La pénombre enveloppe bientôt le contour des meubles, la bibliothèque, les objets sur le bureau. Et puis, la lumière de l'écran d'ordinateur se détache progressivement. Blanc sur fond noir. Coulée de nuit dans la ravine. La nuit opaque a noyé le jardin. Et maintenant, j'écris dans le halo de l'écran pour seule lumière. Ce soir, je tarde à allumer les lampes.

le cahier rose

Elle a 78 ans. Son mari vient de mourir. Le lendemain de l'enterrement, elle ouvre grand

toutes les fenêtres et laisse respirer la maison aux quatre vents toute la journée. Le soir, elle sort sur le balcon, porte-fenêtre ouverte, s'assoit et allume une cigarette. Cela faisait vingt ans qu'elle n'avait pas fumé. L'église sonne 21 heures. L'été est doux. Au loin bruissent les moissons. *Ombres portées des volets de bois jaune cuivré sur les murs blancs du bureau. La main noircit l'écran dans le crépuscule.* Elle a quelques heures. On est en décembre 1939. La guerre avait déjà éclaté depuis plusieurs mois. Elle naît prématurée. Le lendemain de sa naissance, on l'emmène à l'église dans une boîte à chaussure pour la baptiser. On pensait qu'elle allait mourir. *La lumière est douce, jaune orangé et le ciel tout rose chargé de gros nuages mauves. Il a plu aujourd'hui. Les ciels sont beaux les soirs d'après la pluie. La main ouvre le cahier rose et parcourt les notes. C'est un cahier de brouillon estampillé « Assistance publique. Hôpitaux de Paris. » Ce cahier lui appartenait. Il se trouvait avec d'autres cahiers vierges aux feuilles jaunies dans une caisse en plastique sous l'escalier qui mène au sous-sol.* Elle a 18 ans. Elle prend le bateau à Bastia. Elle arrive à Paris. Elle a menti à sa mère. Elle ne sera pas institutrice. Elle sera infirmière. Elle visite la capitale avec sa marraine

qui dit d'elle : « Ce qui m'étonne, c'est que rien de t'émeut. Tu ne t'émerveilles de rien. » On ne lui avait pas appris. *Le jardin rosit puis grise à mesure que le soir tombe. Les couleurs se fanent au fur et à mesure que la lumière faiblit. La main quitte le cahier et toutes les notes soigneusement datées et reste un moment en suspens au-dessus du clavier, en attente.* Elle a 8 ans. Dans la cour de récréation, on la traite de bâtarde. Elle n'aura jamais connu son père. Un nom tout de même mais trop tard. Une seule copine à l'école aussi loin que remontent ses souvenirs, Simone. L'année du brevet, elle reçoit un prix, *Premier de cordée* de Frison-Roche. Grande fierté ce jour-là. *Dans la maison baignée de lumière mordorée, les ombres s'allongent. Les contrastes s'estompent. La main peine à suivre le rythme des mots qui jaillissent, puis s'immobilise, tout soudain, figée dans le crépuscule.* Elle a 21 ans. Elle rencontre R., hospitalisé à Claude Bernard. Il travaillait à l'époque aux usines Citroën de Javel dans le bureau d'études. Ils se marient deux ans plus tard en pleine guerre d'Algérie. *La pénombre enveloppe bientôt le contour des meubles, la bibliothèque, les objets sur le bureau, et la main qui écrit, entre fébrilité et suspension. Et puis, la lumière de l'écran d'ordinateur se détache progressivement. Blanc*

sur fond noir. Coulée de nuit dans la ravine. La nuit opaque a noyé le jardin. La main écrit dans le halo de l'écran pour seule lumière, avant de refermer le cahier.

tenir carnet (extraits)

la silhouette tassée de ma grand-mère assise sur une chaise mains croisées sur le ventre regard dans le vide près de la porte-fenêtre au voilage blanc à l'abri du dehors

les quatre tartines beurrées et les huit carrés de chocolat Poulain posées sur la table en attendant le retour de l'école

le visage de ce jeune homme de quinze ans dans le roulement des vagues de la Parée

la petite fille de huit ou neuf ans en robe de chambre et chaussons dans le crépuscule d'un jour d'été la main sur la petite grille noire qui donne sur la rue

le bouquet de jonquilles jaunes posées sur le bord de la fenêtre d'une chambre de bonne dans

la lumière du soir qui tombe ciel et toits gris en
zinc à portée de regard

à Simaho dans l'obscurité de la nuit nos corps
nus et blancs, leur transparence, dans la mer pâ-
lie d'étoiles et de lune

la main ridée écartant légèrement le voilage
blanc de la porte-fenêtre l'œil à l'affût du dehors

Lire Ryoko Sekiguchi et répondre à son appel
des odeurs : se dire qu'il faudrait essayer de tenir
un carnet d'odeurs. Sur une journée pour com-
mencer. Puis sur une semaine. Sur différentes
saisons. Dans différents lieux.

Les odeurs de la ville. Les odeurs de la cam-
pagne. Les odeurs de la forêt. Les odeurs de la
mer. Chapitres à écrire.

Revisiter les « Je me souviens... » de Perec à
partir des odeurs uniquement.

Les crêpes auront toujours le parfum de ta
grand-mère.

Souvenir des versions anglaises. Des mots et
des mots pour dire les sensations.

Souvenir des sans-abris dans le métro et du vide autour d'eux dans la rame. Sentir mauvais exclut, marginalise, condamne à la solitude.

Enfouir son visage, son nez dans les plis et replis de son bébé et dans les rires, respirer sa peau.

Aimer l'idée qu'il faudrait inventer des mots nouveaux pour dire la subtilité des odeurs.

J'aime : l'odeur des crêpes, l'odeur du café le matin, et du pain grillé, l'odeur du bitume chaud après une pluie d'orage, l'odeur du foin coupé, les parfums subtiles, l'odeur de l'hiver froid, l'odeur du bois qui brûle, l'odeur des draps frais, l'odeur des fraises, l'odeur des fleurs quand tu marches, l'odeur fraîche et humide de la forêt, j'aime, avant de la voir l'odeur de la mer chargée d'embruns et de marées et de vent et de goémons, l'odeur des boutiques où l'on vend des savons, le parfum d'un bon vin, l'odeur de la menthe que ton pied a foulé sans y prendre garde (à continuer)

Je n'aime pas : l'odeur de l'éther, l'odeur des excréments, l'odeur de l'urine, les odeurs de transpiration quand elles sont trop fortes, l'odeur de brûlé des plats qu'on a oubliés sur le feu, l'odeur des chambres d'hôpital, la mauvaise haleine, l'odeur des sargasses qui se décompo-

sent sur les plages, l'odeur des cadavres d'animaux (à continuer)

Marcher, randonner et noter les odeurs rencontrées.

Tenir un répertoire des mots pour dire l'odeur.

Odeur délicieuse, divine, exquise, fine, suave ; odeur écœurante, fétide, infecte, nauséabonde ; mauvaise odeur ; odeur forte, puissante ; douce, légère, vague odeur ; odeur chaude, enivrante, fade, fraîche, pénétrante ; odeur fauve ; odeur de cuisine, de peinture, de pharmacie, de poussière, de soupe ; odeur de moisi, de renfermé, de roussi ; odeur de bouc, de cadavre, de pourriture ; odeur de chair, de femme, de mâle ; odeur d'herbe, de fruit, de jasmin, de violette ; odeur de printemps ; l'odeur du bois, du foin, du pain, de la terre ; l'odeur des feuilles, des fleurs, des roses ; sans odeur ; avoir, dégager, répandre, garder une odeur ; aspirer, renifler, respirer une odeur ; une odeur monte, traîne. (CNTRL)

Le mot « odeur » est terre à terre. Le mot « parfum » est subtil, aérien, délicat.

Jeudi matin | 3^{ème} jour d'épreuve

Trouver une place le long du lycée dans la rue en cascade qui se jette sur le front de mer. Végétation qui sourd et pousse et crève jusqu'à dégringoler parfois en panache, à la faveur d'une fissure à même le mur. S'en étonner toujours. Se promettre encore une fois de prendre le temps de photographier. Descendre dans l'ombre du petit matin le peu de rue restante les épaules chargées de sacs. Bifurquer à gauche. Coup d'œil machinal sur le snack du lycée désert pour le moment. Lycée en apnée. Aimer ces temps suspendus qui mettent en berne la routine. Lever la tête, regarder le ciel et se dire qu'on s'est fait avoir : pluie sur les hauteurs mais soleil matinal au bord de la mer. Regretter le jean et les chaussures en cuir fermées. Marcher du pas lent des épaules chargées sur le pavé irrégulier qui mène aux marches d'entrée. Accrocher du regard un élève déposé juste devant ces mêmes marches montées quatre à quatre pendant que les mains enfilent le badge réglementaire. Se demander quelle épreuve il va passer ce matin dans le labyrinthe des spécialités. Monter les grandes marches d'entrée en diagonale sans vraiment se

rendre compte. Sourire à la pensée que. Laisser la loge sur la gauche et sa grande double porte de bois blanc, fermée depuis plusieurs semaines, après une agression à l'arme blanche devant le lycée. Regretter cet espace. Les casiers et le vaste et haut comptoir tout de bois où consigner sur un registre les arrivées et les sorties des « visiteurs », le retrait des clés. Le chat nonchalant. Les hautes fenêtres. L'atmosphère tamisée ni trop d'ombre ni trop de lumière. Le sourire de Gina et de France-Lise. Une sorte de sas réconfortant. Ne pas regretter en revanche la cloison de protection en plexiglas érigée depuis le covid, défigurant le comptoir en bois, empêchant barbant entravant malgré la transparence. Se protéger du coronavirus. Se protéger des agressions extérieures. Sacrifier des espaces de convivialité et de rencontre sur l'autel de la sécurité. Se dire ça et s'en agacer, en pensées furtives, chaque fois, en passant. Ou en se heurtant quand machinalement, à la sortie des marches, la pensée en errance, on prend aussitôt à gauche pour s'apprêter à pousser la lourde porte de bois blanc. Fermée. Franchir donc à défaut l'immense portail en fer forgé noir grand ouvert sur les épreuves écrites du baccalauréat général et technologique. Saluer les agents techniques,

l'agent de sécurité et France-Lise assise sur le petit muret, en grande conversation sous la galerie qui longe à l'intérieur la loge et les ateliers. Ne pas croiser le jardinier ce matin, son sourire et son visage lumineux. Se diriger vers le bâtiment administratif sur la droite. Pavés irréguliers. Trois marches. Saluer quelques collègues, le proviseur et attendre la répartition des salles. Salle 95. Signature. Repartir avec les sacs, les épaules et les pas. Remonter donc pour finir tout en haut du lycée. Traverser la cour des manguiers et laisser les deux étages en fer à cheval qui l'entourent et où s'agglutinent quelques élèves en attendant de pouvoir s'installer dans les salles. Laisser le bâtiment réservé à la vie scolaire sur la gauche et les rumeurs des voix. Remonter une première volée de marches. Laisser sur la gauche la MDL et le réfectoire, tous déserts. Monter de petites volées de marches en petites volées de marches le long du terrain de sport et bifurquer à droite avant la piste de course qui longe horizontalement le mur du lycée. Salle 93. Salle 94. Salle 95. Grappes d'élèves. Tables individuelles. Quatorze élèves de Terminale STMG. Epreuve de droit / économie. Convocation. Pièces d'identité. Pas de trousse sur les tables. Portables éteints au fond des sacs. Distribution des brouillons, alternance

de vert et de bleu. Distribution des copies. Consignes pour remplir les en-têtes. Distribution des sujets. Attente de la sonnerie de début d'épreuve. Grand silence. Une absente : une candidate individuelle. Née en 1998. La sonnerie retentit. Début de l'épreuve. Arrivée sur le fil, juste après l'ouverture des sujets, de la candidate individuelle. Elle a six ans de plus que les autres candidats. Il n'en paraît rien. Se demander. Son parcours. Son histoire.

épilogue

J'ouvris la trappe et fus littéralement aspirée, happée, et traversée de part en part, de mémoires souterraines, d'espaces et de temps, le corps et l'esprit poreux. Je m'imaginai dans le terrier du lapin d'Alice. Et au fur et à mesure de cette descente tour à tour lumineuse et ténébreuse, je fus traversée de bruits et de voix, d'odeurs, d'images, plus ou moins fugaces : des gens endormis que mon regard surprend dans l'intimité de leur sommeil, comme par effraction, des éclats de rire, de jeux, de larmes et d'amours parfumés d'embruns, et sur la joue, la chaleur du sable et du soleil cuit d'après-midis de juillet, j'entrevis alors la maison rouge et les grands-mères, leurs voix, le grain de leur peau ; plus bas, je me vis en noir et blanc au bord d'une rivière, fantôme à tes côtés du vivant de tes jours, je me vis, au ralenti, caresser ta joue, la trouver plus douce encore que je ne l'avais rêvé, tu enlevais ton béret, passais le dos de la main sur ton front, te tournais vers les autres, sans me voir, et levais la tête pour boire le soleil, et puis tu remettais ton béret, enserrais ton genou de ton bras droit

et Marcel prit la photo ; toujours plus bas, tourbillonnants, instantanés de vie, une silhouette tassée assise sur une chaise, mains croisées sur le ventre, quatre tartines beurrées avec des carrés de chocolat posées sur une table, le visage d'un jeune homme dans le roulement des vagues de la Parée, une petite fille de huit ou neuf ans en robe de chambre et chaussons, la main sur une grille noire, un bouquet de jonquilles jaunes posées sur le bord d'une fenêtre de chambre de bonne parisienne, dans l'obscurité de la nuit, deux corps nus et blancs, leur transparence, dans la mer pâlie d'étoiles et de lune, une main ridée écartant légèrement le voilage blanc d'une portefenêtre ; plus bas, un tourbillon de photographies que l'on aurait dit échappées d'albums fantômes ; et puis tout soudain le port d'Alger, une tête levée vers un soleil froid et bleu ; deux corps de femmes, l'une berçant l'autre ; et bientôt, en volutes, des voix retentirent, d'abord une question, en boucle, *Tu m'écoutes ?... Tu m'écoutes ?... Tu m'écoutes ?...* et des mots, décrochés, orphelins ; puis une foule de bouches, grandes ouvertes et répétant ahuries, consternées, *Vous n'allez pas me croire ! Vous n'allez pas me croire !* ; plus bas encore, des images échappées d'ici et d'ailleurs, le Front de mer et sa

rumeur marine et vivante de pas, de gestes, de conversations, d'âmes errantes, le ciel et la patience des pierres de Cuzco, le village de pêcheurs de Laborie et les paquebots qui déchargent les cargaisons d'Europe dans l'atmosphère neigeuse d'Ushuaïa ; et bientôt, baignée de nuit et de réverbères et d'étoiles et lumières d'intérieur et de phares, je reconnus la petite barrière en bois, le terrain d'herbes folles, de sable et au fond, tapie loin des lumières de la rue, la maison rouge aux volets fermés ; un étage plus bas, je vis une table, et posée dessus, un cahier rose ; plus bas encore, une femme, mains serrées sur le volant qui fait demi-tour devant une grande maison aux pièces éclairées ; puis je me vis ouvrir une porte avant de tourbillonner dans une lumière crépusculaire, et d'entrapercevoir des ombres portées jaune cuivré sur des murs blancs, un ciel rose chargé de gros nuages mauves, un jardin rosir puis griser, la pénombre noyer le contour de meubles, la coulée de nuit dans la ravine, et se détachant de l'encre noire de la nuit, l'écran blanc d'un ordinateur bientôt noirci de mots ; un étage plus bas, je vis un bébé tendre les mains et tâtonner et tâter à l'aveugle la nuit épaisse pour palper le vide et le froid des barreaux de son lit-cage, et l'angoisse

me prit à la gorge et au ventre ; mais cela ne dura pas car déjà, un soleil de plomb me traversa et je vis un visage, un corps et des mots dedans, tendus tout entier vers un homme assis sur un banc à l'ombre d'un arbre, elle cherchait à habiter un visage, je le sentais, et puis je parcourus de vastes territoires que je savais inhabités, comme dépeuplés ; plus bas encore, j'entrevis un après-midi de mer scintillante, une terrasse, une table et posé dessus, un livre et dépassant du livre, un marque-page jaune et bleu qui me fit trembler de désir ; un étage plus bas, ventre noué à nouveau, respiration coupée, enveloppée d'un voilage lourd et pelucheux d'un blanc gris, j'entendis sonner six heures au clocher de l'église, avant de gravir les marches du lycée. Enfin, tout au fond de ce tunnel souterrain d'images, de visages et de mots, d'espaces, de temps et de mémoires, je sentis ma gorge me brûler et je me vis décoller le monde de mes paupières.

Version n°2
28/07/2024

